

Constantin SALAVASTRU
Université « Al. I. Cuza » de Iasi (Roumanie)

Le destin de la rhétorique : entre grandeur et décadence

The Destiny of Rhetoric: Between Greatness and Decadence

Abstract: This study intends to carry out a radiography of the evolution of rhetoric from Antiquity to our time, emphasizing the moment of glory of this art, but also the periods when it completely fell into oblivion. From Plato's criticism of oratorical art (from *Phaidros* and *Gorgias*), to the captivating explanation of Tacitus (from *Dialogue on Orators*) or to the admirable praise which we discover at Isocrates (in *Nicocles* and *Panegyrics*), the Antiquity ruled on the virtues and the limits of rhetoric. The modern age did not show much kindness in its rather harsh contact with the art of elocution, imposing a problematic restriction which greatly limited the significance of rhetoric (at Du Marsais, in *Des Tropes*) and continuing with its removal from education (a fact greatly condemned in Chaignet in his manual of rhetoric). Finally, the world of today has been more open to critical caution and understanding, giving new value to the elements of classical rhetoric and strengthening them with the latest research on performative discursivity. A picture of the moments more or less fortunate in the evolution of rhetoric which can help the reader understand the avatars of an approach with a history of thousands of years which comes back more and more active in the public space of today.

Keywords: classical rhetoric, modern rhetoric, oratorical art

1. Critique de la rhétorique : Platon, *Phèdre* (259e-274b), *Gorgias* (449a-481b)

Chez les Grecs anciens, la rhétorique n'a pas eu une image favorable. Platon, dans son dialogue *Phèdre*, résout le statut de la

rhétorique du point de vue de son fondement : vérité ou opinion ? Dans une séquence souvent évoquée (*Phèdre*, 259e-260a ; dans : Platon 1991, 208), Platon s'interroge : Ou bien l'art oratoire a pour fondement la vérité et, dans ce cas, il est un vrai art, ou bien il a pour fondement l'opinion et, en ce cas, il est un métier commun comme tous les autres, "une simple routine", comme dit Socrate (*Phèdre*, 260e ; dans : Platon 1991, 209). La solution du problème de la rhétorique est la solution de ce dilemme !

Accompagnons Socrate et sa ligne d'argumentation. La rhétorique est une "psychagogie", c'est-à-dire "un art de conduire les âmes" (*Phèdre*, 261a ; dans : Platon 1991, 210) qui est utilisée par les orateurs dans les tribunaux ou devant les assemblées. L'orateur qui parle conformément aux règles de cet art peut faire paraître la même chose tantôt juste ou tantôt injuste (*Phèdre*, 261d ; dans : Platon 1991, 210-211) grâce à la ressemblance et à la dissemblance des choses. Si les choses sont semblables (ou si elles paraissent l'être), alors la possibilité de tromper l'interlocuteur s'accroît. Ce dernier est induit en erreur parce que ce qui lui paraît être n'est pas ce qui est. La rhétorique est la porteuse d'une tromperie pareille et les sophistes sont les maîtres d'un art et d'une dialectique fascinants¹.

Le discours vise à convaincre l'âme de l'auditeur. Comment est-il possible ? Grâce à la capacité et de l'habileté de présenter ses idées (Socrate dit : les choses) d'une façon *vraisemblable* (*Phèdre*, 272 d, e ; dans : Platon 1991, 225). L'art de convaincre est liée au vraisemblable et non pas à la vérité :

"D'une manière générale, quand on parle, il faut poursuivre le vraisemblable et envoyer promener le vrai. La vraisemblance, par sa présence d'un bout à l'autre du discours, est le moyen essentiel de tout art oratoire" (*Phèdre*, 272e-273a ; dans : Platon 1991, 225).

Qu'est-ce que le vraisemblable ? Ce qui s'associe à "l'opinion de la foule" (*Phèdre*, 273b ; dans : Platon 1991, 226). Mais Socrate constate que l'opinion de la foule est souvent la porteuse de ce qui est faux. D'où la possibilité de la tromperie.

¹ Sur les sophistes et sur leur art de parler il y a une riche bibliographie. Tout d'abord, nous signalons le livre classique de Guthrie (W.K.C. Guthrie, *The Sophists*, Cambridge... : Cambridge University Press, 1971). Puis, une synthèse bien écrite qui trace le contour de la période et de ses représentants : Jacqueline de Romilly, *Les grands sophistes dans l'Athènes de Périclès*, Paris : Éditions de Fallois, 1988.

Le statut de la rhétorique et sa raison d'être sont analysées également dans le dialogue *Gorgias*. Pour Socrate, l'essence d'un art quelconque ne peut être identifiée qu'à partir de sa définition. Par conséquent, les questions que Socrate adresse à son interlocuteur Gorgias sont les suivantes: Qu'est-ce que la rhétorique ? Quel est son objet d'intérêt ? La réponse à ces questions est obtenue pas à pas et l'habileté de Socrate de poser de questions est mise en œuvre pour extraire de la pensée de Gorgias l'essence de son art qu'il appelle rhétorique.

Gorgias conçoit la rhétorique comme un art de conduire quelqu'un sur la voie de la croyance ("persuasion sans science") (*Gorgias*, 454e-455a ; dans : Platon 1991a, 76-77). Cette persuasion s'applique à ce qui est juste et à ce qui est injuste. Devant le juge, l'orateur doit faire croire celui-ci que tout ce qu'il dit est juste et que les assertions de son adversaire sont injustes. Les persuasions qui viennent de la science ne peuvent être que vraies. Il est impossible d'affirmer que la science peut produire des énoncés vrais et faux en même temps. Les croyances, au contraire, sont parfois vraies, parfois fausses. Par conséquent, la rhétorique est parfois porteuse du vrai et d'autres fois porteuse du faux. C'est une situation inconcevable !

Qu'est-ce que la rhétorique pour Socrate ? La réponse est, d'une certaine façon, choquante : pour lui, la rhétorique est "une sorte d'empirisme", c'est-à-dire une expérience pratique comme beaucoup d'autres. Cette expérience pratique a un seul but : elle sert à induire un certain agrément et à provoquer un certain plaisir (*Gorgias*, 462c ; dans : Platon 1991a, 85). En plus, dit Socrate, la rhétorique, jointe aux autres trois expériences pratiques (la cuisine, la toilette, la sophistique) sont des composantes d'une expérience pratique plus large qui les englobe toutes et qui s'appelle la *flatterie*.

La conception platonicienne sur la rhétorique, développée dans ces deux dialogues, représente un coup d'image et un « attentat » au prestige de la rhétorique². Manuel Maria Carrilho parle d'une vraie "diabolisation" de la parole dans les dialogues platoniciens (Carrilho 1999, 27-37), tandis qu'Olivier Reboul considère que, chez Platon, nous

² "La condamnation de Platon a été déterminante dans l'histoire de la rhétorique. Tantôt assimilée à de la propagande, tantôt à de la séduction, la rhétorique est souvent ramenée, depuis, à la manipulation des esprits par le discours et les idées, alors que la philosophie, elle, les libère, comme les prisonniers de la Caverne. Cela dit, la rhétorique aurait pu surmonter le handicap de cet opprobre si elle s'était dotée de contours clairs et d'une définition précise, ce qui n'a pas été le cas, même chez Aristote, encore trop sous l'emprise de Platon" (Meyer 2004, 3-4).

sommes devant une “rhétorique perverse” (Reboul 1990, 16). Harvey Yunis reconnaît que, dans la dispute classique entre la philosophie et la rhétorique, Platon est “un partisan de la philosophie et un opposant acharné de la rhétorique” (Yunis 2007, 75). Jennifer Richards incrimine l’“attaque de Platon” à l’adresse de ce domaine qui est regardé par les yeux du “relativisme” des sophistes (Richards 2008, 22-23).

Pour ceux qui aiment la rhétorique, la lecture de ces deux dialogues platoniciens fait, certes, une première impression tout à fait déplorable et laissent un goût amer et un sentiment d’insatisfaction. Pour les contestataires, les textes platoniciens restent une source continuellement évoquée et une autorité qui est toujours appelée à déposer le témoignage à l’appui de leur critique.

2. Les causes de la décadence :

Tacite, Dialogue des orateurs (XXVIII – XLI)

Nous voulons remarquer que cet écrit controversé de Tacite est, dans son essence, l’expression d’un amour perpétuel et non dissimulé pour cet art et, également, l’expression d’une préoccupation pour orienter le destin de cette discipline sur la voie juste de la perfection, du prestige et même de la gloire d’antan. Est-ce la rhétorique en décadence ? Le début du dialogue élimine tout doute :

“Souvent tu me demandes, Fabius Justus, pourquoi les siècles précédents ont porté une floraison si abondante d’orateurs célèbres, au talent si fameux, alors que notre âge, lui, stérile et privé de cette gloire oratoire, a presque oublié jusqu’au terme d’orateur” (*Dialogue des orateurs*, I ; dans : Tacite 1985, 23).

Quelle est la racine du mal ? Quelques causes sont dévoilées par Tacite à l’aide de ses personnages. Tout d’abord, c’est la *précarité de l’éducation des enfants*. Quelques aspects décrivent cette précarité : l’oisiveté de la jeunesse, la négligence des parents, l’ignorance des maîtres, l’oubli des mœurs antiques (*Dialogue des orateurs*, XXVIII; dans : Tacite 1985, 55). Puis, c’est la *précarité de l’éducation de l’esprit*. Chez les Anciens, les écoles de rhétorique bien connues, les traités et les manuels utiles, les maîtres de qualité intellectuelle indubitable s’unissent dans leurs efforts d’assurer la culture oratoire nécessaire à un futur bon orateur. À l’époque de Tacite était valable l’assertion: “Ni la lecture des grands auteurs, ni la connaissance du passé, ni l’étude des sciences, des hommes et de l’histoire n’est l’objet des efforts convenables” (*Dialogue des orateurs*,

XXX ; dans : Tacite 1985, 57). Une autre cause : la *précarité des exercices pratiques*. Les habiletés pratiques sont très importantes dans la formation de l'orateur. Chez anciens, le disciple accompagne son maître à la maison, au tribunal, aux assemblées populaires où il observe tous les éléments de l'art discursive, de l'art de la controverse, de l'expressivité. Pendant son temps, dit Tacite, les écoles de rhétorique ne peuvent inspirer aucune confiance parce que "tout le monde y est aussi incapable" ! De surcroît, les exercices qui sont pratiqués dans ces écoles de rhétorique visent des déclamations pleines d'une théâtralité recherchée qui donne au futur orateur l'aspect d'un acteur de cirque ! Et puis les sujets deviennent risibles : les tyrannicides, les jeunes filles violées, l'inceste sont des thèmes que les jeunes discutent dans leurs écoles d'éloquence ! La quatrième cause : les *conditions politiques différentes*. La discussion sur les conditions politiques est générée par le fait que : "La grande éloquence, comme la flamme, a besoin de matière pour s'alimenter, de mouvement pour se ranimer, et c'est en consommant qu'elle brille" (*Dialogue des orateurs*, XXXVI; dans : Tacite 1985, 65). Le temps de Tacite n'offre pas les conditions politiques (événements, dynamisme, démocratie, leaders charismatiques) d'Athènes et de Rome qui pourraient entretenir la flamme de l'éloquence. Enfin, la *forme de la justice* est une autre cause du déclin. L'activité dans les tribunaux a une influence considérable sur l'état de la rhétorique et même sur son destin. À Athènes et à Rome, les tribunaux sont des endroits qui favorisent d'une façon particulière la manifestation du talent, des habiletés et de la puissance d'impressionner de l'orateur. Au temps de Tacite, l'art oratoire est obligé d'entrer dans "ces vêtements étroits" où l'orateur a l'impression qu'il est "emprisonné pour causer avec les juges" : toujours dans les mêmes salles, toujours devant les mêmes juges l'éloquence perd sa force, sa puissance et son éclat d'antan. Rien de solennel, rien de grandiose, rien de remarquable.

Une crise, donc, de la rhétorique, une décadence de l'éloquence facilement à saisir de ces débats que contient l'ouvrage de Tacite. Dans son manuel de rhétorique, Joëlle Gardes-Tamine remarque que tout cet ouvrage de Tacite est une plaidoirie pour l'idée de liberté dans la cité, la seule qui peut assurer un développement brillant de l'éloquence :

"Il faut aussi que l'institution, à laquelle la rhétorique est très souvent liée [...] n'étouffe pas la parole individuelle. Le combat ne doit évidemment pas être truqué, et l'on comprend que dans les périodes où la liberté est réduite, la rhétorique ne puisse s'épanouir" (Gardes-Tamine 2002, 15).

Le texte de Tacite que nous analysons est plein de suggestions productives, d'intuitions provocatrices et constitue, également, une source d'inspiration pour ceux qui s'occupent de la vie sociale, culturelle, politique de cette période. Steven H. Rutledge insiste, dans son étude "Tacitus' *Dialogus de Oratoribus*. A Socio-Cultural History" (Rutledge 2012, 62-83), sur les informations d'ordre social, culturel et historique que contient cet écrit de Tacite parce que, dit l'auteur évoqué, beaucoup de causes du déclin de l'art oratoire qui sont analysées dans ce livre proviennent des facteurs de nature politique, de nature sociale ou de nature culturelle :

"Les *Dialogues* nous offrent une image exceptionnelle sur les discussions qui avaient lieu au temps de Tacite en ce qui concerne la place de la rhétorique dans la vie des élites" (Rutledge 2012, 79).

Pour Tzvetan Todorov, ce *Dialogue des orateurs* c'est le support principal qui soutient l'échafaudage explicatif du chapitre "Splendeur et misère de la rhétorique" de son livre *Théories du symbole* (pp. 59-83). Il observe que Tacite lie le développement de la rhétorique à la liberté et à la démocratie :

"Pour lui (pour Tacite, n.n. C.S.), l'éloquence était en progression tant qu'elle servait réellement à quelque chose, tant qu'elle était un instrument efficace ; or, cela n'est possible que dans un État où la parole possède un pouvoir, autrement dit dans un État libre et démocratique" (Todorov 1977, 61).

Cristopher S. van den Berg a consacré un livre entier à cette proposition explicative de Tacite : *The World of Tacitus' Dialogus de Oratoribus. Aesthetics and Empire in Ancient Rome* (Cambridge University Press, 2014). Il encadre toute discussion sur cet ouvrage de Tacite sous le signe d'une analyse "du commencement et de la fin de la rhétorique" (van den Berg 2014, 1-14). Finissons cette petite analyse du traité de Tacite avec une appréciation très inspirée et très réaliste qui appartient à Alain Michel, un excellent connaisseur de la rhétorique de l'Antiquité :

"Nous sommes sans doute ici au point le plus haut de la réflexion antique sur l'éloquence. Tacite est le dernier des grands écrivains classiques. Il est le plus grand parmi les héritiers créateurs. Il réunit en son art les leçons de Cicéron et de Virgile, de Sénèque et du Pseudo-Longin, de la rhétorique et de la politique, de la philosophie et de la

religion. Il médite sur l'éducation avec une ampleur exceptionnelle en montrant que les causes de ses échecs sont nombreuses : paresse de la jeunesse, négligence des parents, ignorance des maîtres, oubli du *mos antiquus*, qui est à la foi morale et tradition. On ne doit pas s'étonner de voir que l'œuvre de Tacite est si belle. Il disposait de tous les moyens pour la réaliser. On se le représente souvent comme un écrivain désespéré devant la décadence. Cela est partiellement vrai parce qu'il voit la laideur. Mais il y a aussi en lui une grande force d'espérance, parce qu'il connaît la beauté" (Michel 1999, 30-31).

3. Défense de l'éloquence et éloge de la parole : Isocrate, *Nicoclès* (1-10), *Panégérique* (1-14 ; 47-50)

Isocrate est connu plutôt comme celui qui a organisé l'une des plus renommée école de rhétorique à Athènes, comme un "pédagogue du peuple" si nous prenons en considération les idées répandues dans ses écrits et, peut-être, un défenseur de l'art oratoire dans une période où cette dernière était beaucoup critiquée. Les premières pages de son écrit appelé *Nicoclès* (III) sont dédiées, en effet, à une courte analyse sur le rôle de la parole et du discours dans la vie de l'homme et de la cité.

Pour Isocrate, l'idée de devoir, l'idée de justice, l'idée de morale constituent les sources de toute supériorité d'un individu par rapport aux autres qui valorisent plutôt les gains matériels et qui rendent la vie "toute pleine des biens les plus grands" (*Nicoclès*, 2 ; dans : Isocrate 1987, 120). Or, l'éloquence et la philosophie "participent" à l'accomplissement de ces valeurs majeures de la société. L'éloquence est essentielle pour caractériser la nature de la vie humaine : la parole est la seule dimension de l'homme qui peut assurer son identité. L'homme est le bénéficiaire de quelque chose qui dépasse en importance toutes les qualités physiques : "... le pouvoir de nous convaincre mutuellement et de faire apparaître clairement à nous-mêmes l'objet de nos décisions" (*Nicoclès*, 6 ; dans : Isocrate 1987, 121). L'instrument de ce pouvoir de convaincre est la parole :

"C'est la parole qui a fixé les limites légales entre la justice et l'injustice, entre le mal et le bien ; si cette séparation n'avait pas été établie, nous serions incapables d'habiter les uns près des autres" (*Nicoclès*, 7 ; dans : Isocrate 1987, 121).

La parole est rapportée à deux instances : l'âme et la pensée. Du point de vue de l'âme, Isocrate accorde une attention spéciale à ce qu'il appelle la "parole vraie". Une parole, dit Isocrate, doit être en accord avec

deux éléments, tous les deux d'une grande importance dans la société : la loi et la justice. Pour Isocrate, cette "parole vraie" reflète d'une certaine manière une "âme saine et loyale". Du point de vue de la pensée, Isocrate parle de ce qu'il appelle la "pensée précise", qui est l'expression extérieure de la "pensée juste" parce que, pour lui, "[I]es arguments par lesquels nous convainquons les autres en parlant sont les mêmes que nous utilisons lorsque nous réfléchissons" (*Nicochlès*, 8, dans : Isocrate 1987, 121). Pour ce motif, l'éloquence doit être louée et non pas blâmée, et l'orateur doit être cherché (même courtoisé) pour sa compagnie bénéfique. Liée d'une façon indestructible à la parole, l'éloquence est réunie, également, à l'intelligence de l'homme, à sa sagesse si nécessaire dans les moments cruciaux de la vie et de la cité. Écoutons Isocrate :

“... nous verrons que rien de ce qui se fait avec intelligence, n'existe sans le concours de la parole : la parole est le guide de toutes nos actions comme de toutes nos pensées ; on recourt d'autant plus à elle que l'on a plus d'intelligence” (*Nicochlès*, 9 ; dans : Isocrate 1987, 122).

Un avertissement ultime d'Isocrate : attention, mes chers semblables, si vous blâmez l'éducation dans l'esprit de l'éloquence et de la philosophie, vous serez soumis à la même haine que ceux qui commettent des fautes par rapport aux dieux !

C'est une imposture, dit Isocrate, de faire des éloges aux actions physiques (par exemple, à ceux qui gagnent les concours athlétiques) mais de n'accorder aucun respect à ceux qui mettent leur âme et leur pensée au service des autres (*Panegyrique*, 2 ; dans : Isocrate 1987, 15). Or, l'orateur met son talent et ses habiletés au service de la cité et des autres. Quand la parole a-t-elle la puissance la plus grande ? En trois cas : lorsqu'elle a pour objet le traitement des questions ou des problèmes les plus hauts de l'homme ou de la cité ; lorsqu'elle peut mettre en valeur toutes les qualités et toutes les habiletés de l'orateur ; lorsqu'elle sert, en grande mesure, les besoins, les intérêts et les attentes de l'auditoire. Elle peut être une anticipation de la fameuse triade rhétorique, désignée dans la *Rhétorique* d'Aristote : le *logos* (les questions les plus hautes), l'*ethos* (les qualités de l'orateur) et le *pathos* (les passions des auditeurs).

La voix de l'orateur doit s'entendre dans les moments significatifs, même cruciaux, de la vie des gens ou de la cité. Le temps d'Isocrate réclame la voix de l'orateur. Elle doit “rendre petites les grandes choses et donner de la grandeur aux petites” (*Panegyrique*, 8 ; dans : Isocrate 1987, 16). Comment l'orateur doit-il parler ? Au niveau de la foule ou au niveau élu des connaisseurs ? Si l'orateur parle sur les “contrats privés”, alors il

doit parler au niveau de la foule parce que le but de sa plaidoirie est d'obtenir de l'effet sur les auditeurs. Si l'orateur parle pour exprimer l'idée de perfection, alors il doit parler au niveau élevé des connaisseurs parce que ces derniers vont apprécier son art. Pour Isocrate, l'art de bien parler est un critère qui fait la différence entre ceux qui sont considérés intelligents, ceux qui sont considérés sages et ceux qui sont considérés éduqués par rapport à tous les autres.

Le rôle d'Isocrate dans le renversement d'une tradition bien fixée dans l'Antiquité grecque sur la rhétorique a été remarqué par les exégètes. Il y a des auteurs qui ont insisté sur le fait qu'Isocrate fait le passage d'une interprétation de la rhétorique comme technique (ensemble des règles) à une interprétation en tant que création d'un discours convaincant sur le fondement des exigences de l'harmonie des idées et de leurs expressions (Carrilho 1999, 34). Isocrate est considéré comme "le plus respecté enseignant de rhétorique dans la cité" (Herrick 2008, 43). L'exégète invoqué insiste sur l'influence et le prestige énormes d'Isocrate à Athènes et dans toute la Grèce où il a développé un enseignement rhétorique de nature pratique qui vise à former les hommes politiques et les leaders capables d'assurer aux Grecs la gloire politique et culturelle (Herrick 2001, 44). James J. Murphy et Richard A. Katula, dans leur *A Synoptic History of Classical Rhetoric* (2003), soulignent l'influence de la conception politique et éducative d'Isocrate à Rome tout spécialement, mais, en égale mesure, elle peut se produire sur le Moyen Âge et sur la Renaissance (Murphy et Katula 2003, 51). La caractérisation de Cicéron dans *De l'Orateur* (II, XXII, 94) est la suivante : "De son école, comme du cheval de Troie, ne sortirent que des chefs" suggère le niveau de l'enseignement rhétorique organisé par Isocrate (Murphy et Katula 2003, 51). À partir des suggestions de Kennedy, les auteurs remarquent que "en une grande mesure l'école d'Isocrate est responsable pour l'acceptation de la rhétorique comme base de l'éducation en Grèce et à Rome" (Murphy et Katula 2003, 52). À son tour, Olivier Reboul remarque dans toute la conception rhétorique d'Isocrate l'idée de mesure. À ce point, Reboul voit l'influence de son maître Socrate qui, lui-même, a considéré la mesure comme la suprême norme d'action. Conformément à cet esprit de mesure s'associe tout ce qu'Isocrate a fait dans la rhétorique (Reboul 1990, 15). Poursuivons au moins la sagesse de la pensée d'Isocrate qui évoque l'impératif de la mesure parce qu'elle est le signe de la vertu des gens.

4. Une restriction problématique : Du Marsais, *Des Tropes*

Le *Traité des Tropes* écrit par Du Marsais (première édition : 1730) marque un moment décisif dans l'évolution moderne de la rhétorique et, également, dans la conception sur la compréhension de ce domaine de la connaissance. Ce traité a été considéré pour longtemps le manuel officiel de rhétorique en France, motif pour lequel ses options problématiques reflètent, d'un certain point de vue, la situation de la rhétorique à l'époque. À une inspection de ce traité nous pouvons constater un fait surprenant : la limitation draconienne du champ problématique de la rhétorique. L'analyse rhétorique est réduite à une investigation d'une espèce des figures, les tropes ! Et comme si ce n'est pas une offense suffisante, cette analyse des tropes n'est pas digne d'appartenir à la rhétorique mais à la grammaire ! Dans les conditions où les arguments passent sous la juridiction de l'analyse de la logique et les figures sous la juridiction de l'analyse de la grammaire, la rhétorique est laissée sans son objet d'étude traditionnel !

Pour mieux comprendre le drame, il faut nous souvenir quelques moments de grâce de ce domaine : l'Antiquité grecque et romaine. Aristote, dans sa *Rhétorique*, considère cette démarche comme une "contrepartie" de la dialectique (*Rhétorique*, 1354a ; dans : Aristote 1991, 75). En qualité d'art de la persuasion, la rhétorique est une unité faite des trois composantes : l'*ethos* (l'orateur), le *logos* (le discours) et le *pathos* (l'auditoire). Cette partition couvre une problématique d'une amplitude considérable : l'analyse des arguments (dans l'invention), l'identification des types d'ordre des preuves (dans la disposition), la découverte des ornements (dans l'élocution), l'utilisation des passions et des gestes (dans l'action). En suivant cette tradition d'Aristote, la rhétorique se développe à Rome, ayant ses représentants de gloire, Cicéron et Quintilien. Cicéron dans *De l'Orateur* et Quintilien dans *l'Institution oratoire* synthétisent, le premier grâce à une vaste expérience pratique, le deuxième grâce à une accumulation exemplaire de la théorie, la même problématique ample que le bon orateur doit connaître et maîtriser pour réussir d'une façon éclatante dans son art.

Qu'est-ce qu'on constate chez Du Marsais ? Il s'agit d'une réduction impardonnable à ce que, dans la conception des anciens rhéteurs, c'est seulement une section : les ornements. Ni cette section ne reste complète parce que les figures sont réduites aux tropes. Et ni le nom de la discipline même n'est pas retenu ! C'est ce que Gérard Genette appelle la "réduction tropologique" de la rhétorique que nous avons déjà

souignée à partir d'une analyse de cette limitation inadmissible de l'objet d'investigation de la rhétorique (Genette 1970, 158-171 ; Robrieux 1993, 27-29). Dans la conception exprimée dans ce traité, la rhétorique vise seulement l'analyse des mots (ou des combinaisons des mots) qui s'écartent de leur sens naturel avec lequel ils sont associés dans une langue et dans l'utilisation courante (Du Marsais 1977, 7-8). Nous pouvons rapidement conclure, en poursuivant les alignements explicatifs de ce traité, que la rhétorique s'occupe seulement de l'analyse des mots considérés au sens figuré. C'est une absurdité ! Nous savons que le discours, l'objet traditionnel d'investigation de la rhétorique, n'est pas composé seulement d'expressions figurées.

Nous sommes arrivés, avec ce *Traité des tropes*, à un moment significatif de l'évolution de la conception sur la rhétorique et sur son rôle dans la vie de la société. Malheureusement, ce rôle et cette conception marquent une phase de restriction et de limitation du champ problématique de cette discipline, autrefois si florissante. Certains exégètes ont parlé d'une "épistémologie sensualiste" chez Du Marsais qui reconnaît "dans le trope la dynamique de l'esprit, et donc la production d'une connaissance inédite" (Sermain 1999, 924). À côté d'autres conceptions de ce temps qui ont assumé la même position par rapport au contenu de l'art de bien parler (la plus connue appartient à Pierre Fontanier dans son traité *Les Figures du discours*, 1827), le traité de Du Marsais ne fait qu'indiquer l'esprit du temps par rapport aux certains domaines de la connaissance humaine. Nous remarquons rapidement le rôle prioritaire accordé à la science et à la connaissance scientifique en général ("savoir c'est pouvoir") et, sur le fondement de leurs résultats, à la technique. Dans ces conditions, la rhétorique, un domaine qui ne peut pas satisfaire les exigences si dures et si strictes de la connaissance scientifique, est entré(e) dans un cône d'ombre pour une longue période.

5. Renan et la crise institutionnelle : "la rhétorique est la seule erreur des Grecs"

La limitation de son objet d'étude (comme fait Du Marsais et la tradition qui le suit) n'est pas le plus grand danger et le mal suprême pour le destin de la rhétorique. Elle a pu digérer une telle situation désagréable et a pu s'insinuer dans la conscience du temps sous la couverture d'autres domaines de la connaissance (la grammaire, la poétique). Les moments plus lourds pour la rhétorique vont venir à la moitié du XIX^e siècle.

Qu'est-ce que se passe pendant cette période ? Un fait presque incroyable et inimaginable pour ce qui représente la connaissance de l'individu : la restriction de l'accès des jeunes gens à l'enseignement rhétorique, à cause de l'élimination du programme scolaire de l'étude de la rhétorique. C'est ce qui fait Jules Ferry en France, en 1885, lorsqu'il remplace la rhétorique dans les programmes d'enseignement avec une discipline qui s'appelle *Histoire des littératures grecque, latine et française*. Quelques gens éminents ont condamné sans droit d'appel cette discipline et surtout sa forme scolastique qui assurait l'éducation des jeunes gens. Les mots de Renan, prononcés à l'Académie Française en 1885, que nous y reprenons, expriment, en bref, tout état d'esprit des adversaires de la rhétorique.

Comment on est arrivé à cette situation ? Nous voulons retenir, pour le moment, une seule idée qui nous semble surprenante pour l'esprit libre : il s'agit d'une sorte d'impérialisme de la langue française auquel a adhéré la grande intellectualité du temps et qui veut éliminer un domaine qui apporte avec lui la tradition des deux langues qui, pour la modernité, sont déjà mortes : le grec et le latin. Il faut lire un fragment d'un ouvrage d'Antoine Rivarol, portant un titre significatif pour la tonalité de l'époque : *Discours sur l'universalité de la langue française* (1784) :

“la syntaxe française est incorruptible. C'est de là que résulte cette admirable clarté, base éternelle de notre langue : ce qui n'est pas clair n'est pas français ; ce qui n'est pas clair est encore anglais, italien, grec ou latin” (Cité selon : Timmermans, 1999 : 221).

À l'intérieur d'une telle conception tout est possible. Y compris la décision de supprimer la discipline du programme d'étude, remarque Française Douay³. La situation semble être généralisée :

“La rhétorique a une origine, mais elle ne semble pas jusqu'ici avoir véritablement d'histoire : elle se reproduit sans changements décisifs, sans inventions essentielles, depuis Aristote jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Et pourtant elle a une fin, dont la rapidité a déconcerté ses partisans : très vite, entre 1870 et 1900, elle disparaît de l'enseignement

³ “La popularité de cette théorie grammaticale qui réussit à flatter simultanément le patriotisme, la raison, et l'amour de l'incorruptible, explique comment il est possible qu'en cette période de la Révolution française où l'éloquence de la tribune, à l'Assemblée nationale ou en situation d'émeute, est alors en pleine effervescence, on décide, paradoxalement, de supprimer la rhétorique du programme d'enseignement des Ecoles Centrales” (Cité selon : Timmermans 1999, 221).

dans la plupart des pays d'Europe, ou en tout cas elle ne se présente plus sous son nom traditionnel. La rhétorique connaît alors une crise grave, qui est liée à celle de l'enseignement classique" (Compagnon 1999, 1215).

Il semble que, dans ce combat permanent qui se déroule à l'époque entre la tradition classique de l'enseignement et les innovations modernes vont gagner, jusqu'à la fin, les dernières. La conséquence ? La diminution du poids du latin et de l'éloquence qui sont remplacés par d'autres objets d'étude, tout spécialement par les littératures.

Quelles sont les causes qui ont conduit à ce déclin de la rhétorique entre le XVIII^e siècle et la fin du XIX^e siècle ? Puisque, évidemment, nous ne pouvons motiver cette situation par la primauté de la langue que dans le cas de la France, mais, il faut le dire, le phénomène est visible dans la plupart des pays. Une explication proposent John Bender et David Wellbery dans leur ouvrage *The Ends of Rhetoric: History, Theory, Practice* (1990). Ces auteurs trouvent quelques causes qui, à leur opinion, ont pu générer cette décadence de la rhétorique : (a) l'idéal de connaissance proposé par le discours scientifique qui se caractérise par la transparence, par la neutralité, par l'objectivité ; (b) l'idéal de connaissance proposé par le discours littéraire qui réclame des traits opposés : la subjectivité, l'individualité, la créativité ; (c) l'idéal du libéralisme qui devient un modèle pour le discours politique ; (d) l'ascension du livre comme instrument de la communication en défaveur de la parole et du discours ; (e) le placement des langues nationales comme références culturelles dans les conditions du développement puissant des nations (Cf. Compagnon 1999, 1261).

6. Une réaction de défense : Chaignet

À la défense de la rhétorique et de la tradition classique en général sont venus beaucoup de savants éminents, liés par toute leur formation à cette culture classique, mais encore préoccupés de mettre en évidence le rôle de cette culture pour l'évolution de la personnalité de l'homme. Nous voulons nous arrêter à un seul nom important à l'époque, grâce à son prestige de savant et de bon connaisseur de la rhétorique et de son histoire : A. Ed. Chaignet. En 1888, il publie son traité : *La rhétorique et son histoire*, probablement rédigé en même temps avec la décision de supprimer la rhétorique des programmes d'enseignement (1885). La préface de ce traité exprime, directement et explicitement, toute l'indignation et toute la révolte de l'auteur :

“On n’enseigne plus la rhétorique dans les classes de rhétorique des lycées et collèges de France : c’est assez dire qu’on ne l’enseigne nulle part. Les programmes de l’Enseignement secondaire, encore une fois révisés en 1885, en suppriment même le nom et instituent à sa place, dans les classes de troisième, seconde et rhétorique «des notions sommaires d’*Histoire* des littératures grecque, latine et française». J’avoue que ce changement, qui substitue à un enseignement théorique un exposé de faits sans principes et sans lois qui les expliquent, me paraît regrettable et qu’il est loin d’être, à mes yeux, une réforme, si ce mot signifie toujours une amélioration et un progrès, dans le système des études libérales. J’y vois même un danger pour la culture générale de la jeunesse, comme pour le développement et le maintien du goût classique et de l’esprit français” (Chaignet 1888, VII).

Chaignet croit que le plus grave danger induit par cette mesure de supprimer l’étude de la rhétorique est le déplacement de vision d’un enseignement systémique où la théorie est présentée dans son unité à une vision qui réclame une agglomération des faits incapables de donner une ligne de compréhension unitaire de la nature et de l’essence d’un domaine de la connaissance. Les élèves peuvent avoir beaucoup de connaissances mais, à coup sûr, ils ne peuvent pas obtenir une image globale de la connaissance qui assure la possibilité des explications adéquates et des prévisions utiles et efficaces.

D’autre part, cette élimination de l’enseignement rhétorique est un danger pour la culture générale des jeunes gens qui est, toujours et partout, fondée sur un tronc formé d’une culture humaniste solide lequell s’accumulent les découvertes de la science et de la technique. Il ne faut pas oublier que l’absence de l’étude de la rhétorique peut affecter “le goût classique et l’esprit français”. Le goût classique est, pour l’époque, le goût de la règle qui donne la clarté, la précision. Selon l’opinion de Chaignet, un système d’enseignement ne doit pas préparer des dépositaires des connaissances, mais des hommes qui évaluent d’une façon critique les connaissances. Une histoire est une présentation des faits, une évaluation critique des faits c’est une théorie. C’est pourquoi, la rhétorique est nécessaire en tant que théorie de l’éloquence.

Qu’est-ce qu’on peut faire ? De tout ce qui Chaignet dit et de tout ce qu’il laisse à comprendre, la réponse n’est qu’une seule : ne pas oublier la sagesse des Anciens. Elle est, pour les temps modernes, une leçon qui doit être assimilée d’un bout à l’autre. La modernité doit s’inspirer, avant tout, de cette source et, au-delà des questions ou des motifs de

circonstance, elle doit retenir ce qui est la continuité de grandes valeurs et de grands résultats de nos ancêtres. L'esprit critique de la modernité doit évaluer avec toute la prudence ce qui reste valable de cette tradition rhétorique si riche. Certes, croit Chaignet, la rhétorique, dans sa forme traditionnelle, n'a pas donné, peut-être, toute la satisfaction à l'esprit critique moderne. De là et jusqu'à son élimination de l'enseignement est, sans doute, une distance énorme qui ne peut pas être parcourue sans une crise de conscience profonde et inévitable⁴ :

“J’espère que ce mouvement de sage et sensée réforme finira par l'emporter, et qu'on rétablira, dans l'éducation libérale, la rhétorique à la place d'honneur qu'elle n'a pas cessé de mériter par les services qu'elle peut rendre dans cet ordre d'enseignement” (Chaignet 1888, XVI).

L'espoir de Chaignet va s'accomplir beaucoup plus tard, après une longue histoire difficile et une découverte surprenante de ce que Chaignet mentionne lui-même: la sagesse des Anciens !

7. Résurrection du XX^e siècle : la nouvelle rhétorique

Ce qui reste surprenant pour celui qui prend connaissance des avatars de la rhétorique de l'Antiquité à nos jours c'est le revirement puissant et actuel de cette discipline considérée, déjà depuis longtemps, morte. La situation est reconnue par les exégètes⁵ :

⁴ “C'est un fait regrettable que ni dans l'enseignement secondaire ni dans l'enseignement supérieur l'étude de la parole en public n'est organisée. L'enseignement primaire se préoccupe encore moins de former des orateurs. Or, dès que les élèves ou les étudiants entrent dans la vie, pour être simples citoyens, ou pour exercer notamment une profession libérale, la nécessité de pratiquer la parole publique s'impose. Sans doute cette nécessité peut être plus ou moins éludée, mais c'est toujours au préjudice de celui qui n'ose l'affronter” (Corcos 1928, 5).

⁵ Il faut remarquer avec toute honnêteté que cette opinion n'est pas partagée unanimement au sein des chercheurs du domaine bien que le nombre de ceux qui soutiennent le contraire reste sensiblement plus diminué. Un exemple : “La rhétorique est aujourd'hui un continent disparu, mais son influence souterraine est immense. Les procédés rhétoriques que nous utilisons aujourd'hui, dans nos pratiques quotidiennes, ceux que les hommes politiques mettent en œuvre, ceux que les publicitaires croient découvrir, sont décrits par les anciens traité de l'art de convaincre. Mais la théorie du convaincre qui fonde les pratiques de persuasion aujourd'hui est en grande partie non consciente d'elle-même” (Breton 2000, 167).

“... la rhétorique est revenue sur le devant de la scène depuis le milieu du XX^e siècle ; elle semble avoir reconquis le prestige théorique et la pertinence pratique qui avaient été les siens depuis vingt-cinq siècles, au point qu’il peut même parfois sembler que nous habitions de nouveau l’«Empire» rhétorique, plus puissant encore qu’à Athènes ou à Rome. «Tout est rhétorique» : cela paraît l’adage du monde moderne” (Compagnon 1999, 1261-1262).

Pour illustrer la situation tout à fait nouvelle de la rhétorique contemporaine, nous voulons faire appel au moment de l’apparition de l’ouvrage de Perelman et Olbrechts-Tyteca : *Traité de l’argumentation. La nouvelle rhétorique* (première édition : 1958). Constatons que la parution de ce livre est aujourd’hui considérée comme un point important sur le chemin de la renaissance et de l’amplification des discussions sur ce domaine. Écoutons les mots d’un exégète qui connaît la situation en profondeur :

“La grande révolution en rhétorique durant ce siècle, qu’on le veuille ou non, aura été accomplie par Chaïm Perelman. [...]. Pourtant, il est indéniable que l’apport de Perelman constitue un renouvellement majeur de la discipline, une nouvelle façon de comprendre la rhétorique, sa nature et sa mission. On le lira dans les siècles à venir comme on lit encore Cicéron ou Quintilien, alors même que d’autres [...]. Car Perelman est le premier depuis plusieurs siècles à avoir redonné toutes ses lettres de noblesse à la rhétorique” (Meyer 1999, 259-260).

Quelques remarques que nous voulons faire ont le rôle de mettre en évidence l’importance de ce *Traité* dans l’effort de relancer en actualité les discussions sur la rhétorique. La première remarque : le *Traité* exprime une *position propre par rapport à la tradition* : la continuité et la rupture. Le *Traité* voudrait, à l’opinion des auteurs, à récupérer les éléments viables de la tradition rhétorique (Aristote, Cicéron, Quintilien). Dans cette intention, le *Traité* est l’illustration d’une continuité. D’autre part, le *Traité* a pour intention d’instaurer une rupture par rapport à la tradition cartésienne de la rationalité (Perelman et Olbrechts-Tyteca 2008, 1).

La deuxième remarque : le *Traité* développe une *théorie de l’adhésion* à une idée. Les auteurs le disent directement : “Notre traité ne s’occupera que de *moyens discursifs* d’obtenir l’adhésion des esprits” (Perelman et Olbrechts-Tyteca 2008, 10). Par cela, le *Traité* passe au-delà de la conception restreinte de la déduction classique qui est fondée sur le transfert de vérité. Beaucoup de questions qui constituent la substance

problématique du *Traité* sont liées à l'idée d'adhésion : les types d'accord, le problème de l'auditoire, les techniques d'argumentation.

La troisième remarque : le *Traité a réhabilité, pour notre temps, le concept d'auditoire*. Cette réhabilitation est une conséquence immédiate du concept d'adhésion qui fait la règle dans la problématique du *Traité*. Une "adhésion des esprits à la thèse qu'on présente" c'est un problème joint à la question d'auditoire (Danblon 2004, 21-37). Le concept d'auditoire a eu ses moments de gloire dans les traités anciens mais il a été oublié une longue période. Le *Traité* l'a découvert. Il est impossible de nous imaginer une adhésion en dehors d'un contact des esprits. Dans ces conditions, l'étude de la notion d'auditoire s'impose immédiatement. Si le savant n'est pas intéressé par l'adhésion des esprits à ses idées, l'orateur, par contre, a les yeux dirigés toujours sur l'auditoire. Ce dernier est le critère de son succès !

La quatrième remarque : le *Traité* place l'idée d'argument au milieu des recherches rhétoriques. Comme l'idée d'auditoire, l'idée d'argument est elle-même induite par l'idée d'adhésion. Comment est-il possible de déterminer l'adhésion des esprits aux idées de l'orateur ? Grâce à la force des arguments utilisés pour convaincre l'auditoire. Les auteurs partent de la constatation, mise à la disposition du sens commun, que les arguments que l'orateur puisse utiliser dans son effort de déterminer l'adhésion ont une force différente. Par conséquent, il doit chercher les arguments les plus forts pour être sûr qu'il est possible d'obtenir cette adhésion. Une typologie des arguments peut être identifiée dans le corpus du *Traité* (Perelman et Olbrechts-Tyteca 2008, 249-609).

Quelles sont les conséquences du *Traité* sur le développement de la rhétorique ? Les discussions sur le rôle du *Traité* ont mis en circulation un nouveau concept : la *nouvelle rhétorique* (Plantin 1990, 22-34 ; Eemeren et Grootendorst et Snoeck-Henkemans 1996, 129-160 ; Meyer 1999, 272-274). En 2003 paraît la première étude monographique sur la conception rhétorique de Perelman, centrée, comme nous pouvons observer rapidement même d'une analyse de la table des matières du livre, sur le contenu du *Traité* (Gross et Dearin 2003). La plus importante contribution du *Traité* à la résurrection de la rhétorique de nos jours ne consiste pas – premièrement – dans les questions abordées ou dans les solutions proposées, mais plutôt dans les discussions qu'il a générées au cours du temps et qui ont entretenu l'intérêt vif pour le domaine, pour sa connaissance et pour son développement, en accord avec les nouvelles acquisitions théoriques de nos jours.

8. Remarques finales

Cette incursion dans l'histoire de la rhétorique qui a dévoilé quelques moments importants de l'évolution de cette discipline nous montre clairement que, au long du temps, la rhétorique a eu des adhérents fidèles, des pratiquants passionnés, des exégètes d'une grande subtilité. En même temps, elle s'est confrontée avec des ennemis dont les attaques n'ont eu aucune pitié. Mais, il faut reconnaître que ni la gloire ne l'a fait à perdre sa tête, ni le déclin ne l'a poussée au désespoir. Une trace de sagesse a accompagné son destin et a orienté son chemin pour résister à toutes les vicissitudes. Les avatars de la rhétorique sont le témoin tout à fait crédible qui nous assure qu'un tel domaine de la réflexion théorique et de la pratique discursive est lié à deux valeurs fondamentales qui définissent une société bien organisée : la liberté et la démocratie. Si ces deux valeurs sont présentes, alors la rhétorique a toutes les chances de se développer d'une façon brillante. C'est le cas d'Athènes, au siècle de Périclès, et de Rome, au temps de Cicéron, deux périodes florissantes de l'histoire de la rhétorique. Si la rhétorique est revenue aujourd'hui à un moment de grâce, c'est un signe encourageant, de bon augure pour notre société.

Références

- BRETON, Philippe. 2000. *La parole manipulée*. Paris : La Découverte / Poche.
- CARRILHO, Manuel Maria. 1999. "Platon ou la «diabolisation» de la parole". Dans : Michel Meyer (sous la direction). 1999. *Histoire de la rhétorique. Des Grecs à nos jours*, 27-37. Paris : Le Livre de Poche. Librairie Générale Française.
- CHAIGNET, A.-Ed. 1888. *La rhétorique et son histoire*. Paris : E. Bouillon & E. Wieveg.
- COMPAGNON, Antoine. 1999. "La rhétorique à la fin du XIX^e siècle (1875-1900) ; "La réhabilitation de la rhétorique au XX^e siècle". Dans : Marc Fumaroli (sous la direction). 1999. *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne (1450-1950)*, 1215-1260 ; 1261-1282. Paris : PUF.
- CORCOS, Fernand. 1928. *L'art de parler en public*. Quatrième édition. Paris : Jouve & C^{ie}, Éditeurs.
- DAMBLON, Emmanuelle. 2004. La *Nouvelle Rhétorique* de Perelman et la question de l'auditoire universel. Dans : Michel Meyer (coordonné par). 2004. *Perelman : Le renouveau de la rhétorique*, 21-37. Paris : PUF.
- DU MARSAIS. 1977. *Traité des Tropes*. Paris : Le Nouveau Commerce.

- EEMEREN, Frans H. van et Grootendorst, Rob et SNOECK HENKEMANS, Francisca. 1996. *Fundamentals of Argumentation Theory. A Handbook of Historical Backgrounds and Contemporary Developments*. Mahwah, New Jersey : Lawrence Erlbaum Associates, Publishers.
- GARDES-TAMINE, Joëlle. 2002. *La rhétorique*. Paris : Armand Colin.
- GENETTE, Gérard. 1970. "La rhétorique restreinte". Dans : *Communications*. 16, 158-171. Paris : Seuil.
- GROSS, Alan G. et DEARIN, Ray D. 2003. *Chaïm Perelman*. New York, Albany : State University of New York Press.
- GUTHRIE, W.K.C. 1971. *The Sophists*. Cambridge... : Cambridge University Press, 1971.
- HERRICK, James A. 2008. *The History and Theory of Rhetoric: An Introduction*. Allyn & Bacon.
- ISOCRATE. 1987. *Discours*. Tome II. Paris : Société d'Édition «Les Belles Lettres».
- MEYER, Michel. 1999. "La période contemporaine". Dans : Michel Meyer (sous la direction). 1999. *Histoire de la rhétorique. Des Grecs à nos jours*, 247-329. Paris : Le Livre de Poche, Librairie Générale Française.
- MEYER, Michel. 2004. *La rhétorique*. Paris : PUF.
- MICHEL, Alain. 1999. "La rhétorique, sa vocation et ses problèmes : sources antiques et médiévales". Dans : Marc Fumaroli (sous la direction). 1999. *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne (1450-1950)*, 17-44. Paris : PUF.
- MURPHY, James J. et KATULA, Richard A. 2003. *A Synopitic History of Classical Rhetoric*. Third Edition. Mahwah, New Jersey, London : Hermagoras Press an imprint of Lawrence Erlbaum Associates, Publishers.
- PERELMAN, Chaïm et OLBRECHTS-TYTECA, Lucie. 2008. *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*. Bruxelles : Éditions de l'Université de Bruxelles.
- PLANTIN, Christian. 1990. *Essai sur l'argumentation. Introduction à l'étude linguistique de la parole argumentative*. Paris : Kimé.
- PLATON. 1991. *Phédon, Le Banquet, Phèdre*. Paris : Gallimard.
- PLATON. 1991a. *Protagoras, Gorgias, Ménon*. Paris : Gallimard.
- REBOUL, Olivier. 1990. *La rhétorique*. Troisième édition revue et corrigée. Paris : PUF.
- RICHARDS, Jennifer. 2008. *Rhetoric*. London & New York : Routledge.
- ROBRIEUX, Jean-Jacques. 1993. *Eléments de Rhétorique et d'Argumentation*. Paris : Dunod.
- ROMILLY, Jacqueline de. 1988. *Les grands sophistes dans l'Athènes de Périclès*. Paris : Éditions de Fallois.
- RUTLEDGE, Steven H. 2012. "Tacitus' *Dialogus de Oratoribus*. A Socio-Cultural History". In: Pagan, Victoria Emma (edited by). 2012. *A Companion to Tacitus*, 62-83. Blackwell Publishing.

- SERMAIN, Jean-Paul. 1999. "Le code du bon goût (1725-1750)". Dans : Marc Fumaroli (sous la direction). 1999. *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne (1450-1950)*, 879-943. Paris : PUF.
- TACITE. 1985. *Dialogue des orateurs*. Paris : Société d'Édition «Les Belles Lettres».
- TIMMERMANS, Benoît. 1999. "Renaissance et modernité de la rhétorique". Dans : Michel Meyer (sous la direction). 1999. *Histoire de la rhétorique. Des Grecs à nos jours*, 83-243. Paris : Le Livre de Poche, Librairie Générale Française.
- TODOROV, Tzvetan. 1977. *Théories du symbole*. Paris : Éditions du Seuil.
- VAN DEN BERG, Cristopher S. 2014. *The World of Tacitus' Dialogus de Oratoribus. Aesthetics and Empire in Ancient Rome*. Cambridge: Cambridge University Press.
- YUNIS, Harvey. 2007. "Plato's Rhetoric". In: Worthington, Ian. 2007. *A Companion to Greek Rhetoric*, 75-89. Blackwell Publishing.